lesoirculture@lesoirdalgerie.com

LE COUP DE BILL'ART DU *SOIR*

De novembre à juillet

Par Kader Bakou

Les gens parlent des moudjahidine avec admiration. On dit que se sont des hommes beaux et physiquement très forts, malgré le fait qu'ils mangent peu et passent parfois des journées entières à jeun. Le moudjahid est généralement de forte corpulence, malgré les épreuves et les privations. Des histoires circulent sur tel ou tel chef de la Révolution tellement craint par l'armée française qu'elle n'ose même pas s'aventurer dans les forêts et les régions qu'il contrôle.

La guerre a bouleversé la vie des villageois. La misère règne. Elle rappelle pour certains le funeste souvenir de la Seconde Guerre mondiale. «La France occupée en Europe, nous avait complètement abandonnés», déplorent-ils. Les gens n'avaient même pas de quoi se vêtir. En guise de «vêtements», ils portaient des tissus récupérés des sacs de semoules usagés. Les «chaussures» sont de grossiers sacs en plastique ou des morceaux de caoutchouc taillés dans les chambres à air des pneus des véhicules automobiles.

Les maladies, dont le typhus, faisaient des ravages. La Seconde Guerre mondiale, c'était aussi les temps très durs de la famine.

La mère de Hocine lui a raconté un jour que les habitants du village n'ayant plus les moyens d'acheter de la semoule, n'avaient plus que la galette du gland pour se nourrir. La forêt de chêne-liège toute proche, après avoir nourri les villageois durant la Seconde Guerre mondiale, allait les protéger et leur servir de refuge au déclenchement de la guerre de Libération nationale, le 1er novembre 1954. (A suivre).

K. B.

bakoukader@yahoo.fr

NACIR BENHALLA, MAÎTRE DE CONFÉRENCES, DOCTEUR EN PSYCHOLOGIE CLINIQUE :

«Le vécu socioculturel alimente un fonctionnement pathologique»

Peut-il y avoir un lien entre malaise culturel, malaise psychique et souffrance mentale ? Pour le docteur Nacir Benhalla, maître de conférences à l'université d'Alger 2, psychothérapeute et auteur, les interactions sont évidentes. La culture a des effets déterminants sur la vie psychique. Et quand les canaux culturels — voies d'expression des désirs, au sens sublimatoire du terme — sont inexistants, cela favorise un malaise psychique générateur d'angoisse.

Photo : DR

***Le Soir d'Algérie* : Comment est venue l'idée de porter un diagnostic sur l'état de la culture et ses connexions avec le mal de vie ?**

Dr Nacir Benhalla : Nous sommes partis de l'idée que le fonctionnement psychique de l'individu et quelle que soit la force d'intégration de ce dernier est intimement lié aux éléments culturels et façonné par eux. Ces éléments constituent l'aspect socioculturel, c'est-à-dire tout ce qui est représenté par les croyances, les attitudes, les différentes mœurs, le système éducatif, l'histoire, les langues, la religion... Nous avons pris conscience que le bon équilibre d'une société dépend de la structure harmonieuse de ses composantes socioculturelles. Tous ces éléments agissent directement sur l'équilibre de l'individu et du collectif, tout comme ils peuvent exercer leur influence de façon plus discrète et implicite. Cela peut se manifester, par exemple, par une attitude inconsciente au sein d'un mouvement collectif chargé de conflits. Les espaces expressifs de la culture, quant à eux, sont représentés par l'ensemble des lieux et institutions regroupant des personnes qui sont là pour exprimer un besoin affectif et/ou intellectuel. Cela inclut les institutions éducatives, les théâtres et les cinémas, les espaces sportifs, les lieux de détente et de loisirs..., et qui sont autant de moyens concrets et variés qui permettent à l'individu de libérer son trop-plein d'excitation et d'énergie. C'est grâce à de tels espaces transitionnels, dont certains favorisent même une sublimation créatrice, que la personne parvient à marquer régulièrement une pause. Cette halte lui est nécessaire pour mentaliser ce qu'elle a appris et pour renouveler son énergie. La vitalité qui s'atténuait s'en trouve stimulée et l'individu est ainsi préparé à fournir de nouveaux efforts. Autrement dit, le vécu de la personne, en dehors du milieu familial, doit inclure des espaces transitionnels pouvant l'aider à se propulser vers l'équilibre et la réussite.

Pour autant, ces espaces d'expression culturelle sont-ils suffisamment disponibles ?

A elles seules, l'observation clinique spontanée et les plaintes présentées par les sujets en consultation suffisent pour répondre par la négative. Mais il n'y a qu'à voir autour de soi pour constater que pareils espaces demeurent très insuffisants. Constat d'autant plus triste et désolant quand les rares espaces qui existent sont mal exploités ou alors carrément détournés de leur vocation. Exemple frappant, le nombre de salles de cinéma à Alger-Centre. Il y en avait une vingtaine à l'indépendance. Aujourd'hui, il n'en reste plus que quatre ou cinq. En parallèle, la population a connu un boom démographique.

Dans cet ordre d'idées, il faut garder à l'esprit que la vie culturelle est strictement réglementée par les pouvoirs politiques qui se sont succédé.

Parmi les raisons évoquées, la cohésion sociale.

Un alibi peu convaincant, l'expérience ayant prouvé qu'une forte répression pouvant à son tour menacer la cohésion sociale. Osons formuler une hypothèse : la vague de violence terroriste n'était-elle pas plutôt symptomatique d'une forte inhibition de la structure sociale ? Et comment ne pas penser à cela lorsqu'on voit que les différents canaux d'expression demeurent totalement verrouillés ? Au final, nous nous retrouvons face à un vécu culturel vidé de sa substance créatrice ou sublimatoire. Il ne faut donc pas s'attendre à un équilibre psychique tant individuel que collectif, du moment qu'une partie importante de la personne est amputée. Il est tout autant difficile d'imaginer une transmission intellectuelle ou artistique quelconque en dehors d'un espace d'intégration culturelle riche et varié. D'autre part, en raison d'un environnement psychosociologique flou, instable et insécurisé (à l'exemple du système éducatif, du code de la famille ou du statut de la langue amazighe), les obstacles à l'épanouissement sont multipliés. Or, toute culture, quels que soit sa nature, son histoire ou son espace géographique a nécessairement besoin de lois strictes et efficaces pour la défendre et entretenir sa vitalité.

Comment l'individu pourra-t-il s'adapter, dans de telles conditions, aux changements et mutations rapides ?

Tous les jours nous assistons à un flux énergétique qui cherche des guides, des voies, des modèles par lesquels il peut s'exprimer. Car, en évoquant le terme culture, nous faisons aussi référence à des mécanismes psychiques cherchant sans cesse des issues qui leur permettent de se libérer. Par sa richesse et sa variété, par sa souplesse et sa sensibilité aux différentes pulsions, la culture, de ce point de vue, est une véritable matrice : elle permet à l'individu de s'exprimer. Et c'est bien l'effort permanent fourni par la personne, dans la pratique de la culture, qui oriente vers les voies libératrices. Plus concrètement, c'est à cette personne de créer, de construire les espaces adéquats à la libération de ses pulsions. «La nature, écrit Freud, ne nous demanderait aucune restriction pulsionnelle, elle nous laisserait faire, mais elle a sa manière particulièrement efficace de nous limiter, elle nous met à mort, froidement, cruellement sans ménagement aucun. C'est précisément à cause de ces dangers dont la nature nous menace que nous nous sommes rassemblés et que nous avons créé la culture. c'est en effet la tâche principale de la culture, le véritable fondement de son existence, que de nous défendre contre la nature.» Déjà en 1929, le même Sigmund Freud dans son ouvrage *Malaise dans la culture*, soulevait avec inquiétude la menace du monde extérieur sur l'individu, celui-ci devant user de tous les moyens psychiques en sa possession pour se défendre.

Aujourd'hui, il est patent que la menace est réactivée avec force, notre époque étant caractérisée par une explosion de désirs susceptibles de porter atteinte à l'intégrité individuelle et collective. Dans un ouvrage édité en 2012 et intitulé *L'actuel malaise dans la culture*, F. Richard a, pour sa part, soigneusement analysé ce qu'il appelle «la crise contemporaine de la modernité». Il démontre notamment comment le surmoi structurant est en train de céder le pas à un effritement de l'économie psychique. Il souligne combien, sous la pression d'un changement socioéconomique accéléré et alimenté par une forte technologie, l'image du père perd progressivement sa fonction structurante et organisatrice. La perte de l'identification avec l'image parentale, prévient F. Richard, a pour effet «une destruction de toute vergogne, une sublimation négative et une liquidation du surmoi, dans un paradoxal mélange de culpabilité dépressive et de transgression des interdits : névrose et barbarie».

Dans notre société constituée majoritairement de jeunes et où l'identification au père rencontre des obstacles, le problème peut-il être plus complexe ?

Si les choses sont ainsi définies dans un milieu occidental différent du nôtre, où le père lâche progressivement du lest pour en arriver à l'état actuel caractérisé par des limites difficilement repérables, chez nous la tendance semble encore plus prononcée. Ici le père a non seulement du mal à faire face au flux d'excitation qui le déborde de partout, mais il est aussi devenu vide de sa substances identificatoire. Du coup, sa fonction surmoïque censée réguler les tensions est rendue obsolète dans de nombreux cas. La crise est donc plus profonde. Parfois, l'individu doit même puiser de plusieurs générations pour éventuellement retrouver une référence paternelle satisfaisante et authentique.

Dans sa trajectoire de recherche inlassable, il prend en cours de route le risque évident d'arriver jusqu'aux prophètes en empruntant le chemin sanglant où les partisans de la violence terroriste se tiennent embusqués. Autre dénominateur commun aux deux cultures, plus prononcé cette fois : un comportement machinal par lequel le paraître étouffe l'être. Ce comportement répond largement au concept développé dans la théorie du «faux self». Il peut dissimuler, en réalité, une névrose phobique ou un mal-être profond. D'ailleurs, les sujets qui adoptent ce type de comportement sont souvent guettés par une décompensation sévère aussitôt que les défenses qui cachent leur mal-être ne tiennent plus. Pour tout cela, il n'est pas étonnant de constater une augmentation constante des mécanismes rigides tels que la répression, le refoulement et le clivage. Ces mécanismes sont inévitablement utilisés comme défenses contre l'angoisse du vide.

Entretien réalisé par Hocine Tamou

Actucult

PALAIS DES EXPOSITIONS DES PINS-MARITIMES (ALGER)
Jusqu'au 8 novembre : 19e édition du Salon international du livre d'Alger (Sila).

STAND DES ÉDITIONS INASSEN/ IJTIHAD, PAVILLON CASBAH E 47 :
Mercredi 5 novembre à partir de 14h : Arezki Tahar et Rachid Boudjedra signeront le livre de photographies *Béjaïa, ma ville, ma pupille*.

STAND DES ÉDITIONS HIBR C52
Mardi 4 novembre à 14h : Zineddine Sekfali signera son livre *Tribunes libres, chroniques et entretiens, mars 2012-mars 2014.*

STAND DE LA DÉLÉGATION DE L'UNION EUROPÉENNE ET D'EUNIC
Jusqu'au 4 novembre de 15h à 18h : L'ambassade d'Allemagne et le Goethe Institut organisent un jeu de questions sur l'Allemagne. Les lauréats gagneront un maillot de l'équipe d'Allemagne de football avec les autographes des joueurs, ainsi que d'autres prix. La remise des prix est prévue le 8 novembre à 15h.

STAND DES ÉDITIONS ALPHA
Mardi 4 novembre : Hakima Mansour pour son ouvrage : *Le sultan Mahmoud II.*
Mercredi 5 novembre : Dalila Boumghar pour son conte *Kipic*.
Youcef Dris pour ses deux contes : *La fille qui n'écoutait pas ses parents* et *Asma et le secret du cerisier magique*.
Jeudi 6 novembre : Mohamed Walid Grine pour son ouvrage : *Les autres*, Malika Ouali pour ses contes pour enfant.

STAND D'EL IBRIZ, PAVILLON CENTRAL, ZONE B, N°32
Jeudi 6 novembre à 15h : *Momo, le poète béni* de Amar Belkhodja.

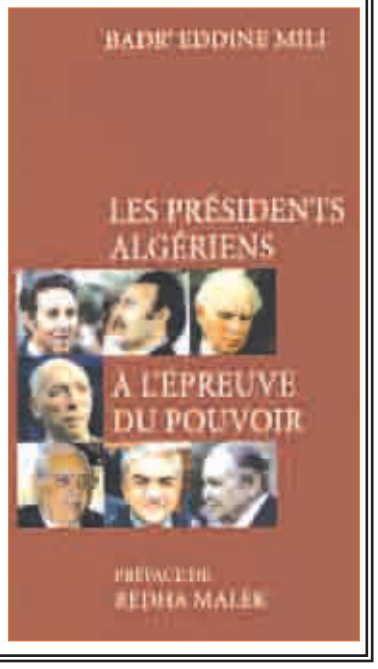
LIBRAIRIE INTERNATIONALE AURASSI OMEGA (HÔTEL EL-AURASSI, ALGER)
Mercredi 5 novembre de 14h à 18h : Séance de vente-dédicace avec le professeur François Vannuci (professeur à l'université de Paris VII et chercheur à Genève) et Messaoudene Youcef (chercheur), autour de leurs livres : *Science et foi, entre physique et métaphysique. Dialogue entre un physicien et un chercheur musulman*.

PALAIS DE LA CULTURE MOUFDI- ZAKARIA (KOUBA, ALGER)
Jusqu'au 31 janvier 2015 : 7e édition du «Salon d'automne» des arts plastiques.

MUSÉE NATIONAL DES BEAUX- ARTS (EL HAMMA, ALGER)
Jusqu'au 22 novembre : Exposition «De papier et d'aquarelle», avec les artistes Djahida Houadef et Safia Zoulid.

GALERIE DAR EL-KENZ (CHÉRAGA, ALGER)
Jusqu'au 6 novembre : 14e Salon d'automne du petit format, avec les artistes Bettina Heinen-Ayech, Briki Amar, Hellal Zoubir, Sellal Zohra , Taïbi Rachid, Souhila Belbahar, Skenazene Samia, Meriem Aït El-Hara, Karima Sahraoui, Rahmani Abdelghani, Djeffal Adlene, Massen Mohamed, Salah Malek, l'Iranien Shahriar.

PALAIS DES RAIS, BASTION 23 (BAB-EL-OUED, ALGER)
Jusqu'au 6 novembre : Exposition photographique sur les villes archéologiques et historiques du Mexique. Intitulée «Mexique : villes du patrimoine mondial», l'exposition englobe des photographies de 32 sites archéologiques classés au patrimoine mondial de l'Unesco, dans 11 villes mexicaines.

GALERIE EZZOUA'ART DU CENTRE COMMERCIAL & DE LOISIRS DE BAB-EZZOUAR (ALGER)
Jusqu'au 10 novembre : Exposition-vente de peinture «La musique et les danseurs... d'ici et d'ailleurs» de l'artiste Mira Naporowska.

«Badr'Eddine Mili signera son essai politique préfacé par Rédha Malek le 4 novembre 2014 à partir de 14h au stand de Casbah Editions dans l'enceinte du Palais des expositions des Pins maritimes.